SYLVESTER SCOVEL.

Ce jeune correspondant de journaux a fixé sur lui l'attention à la reddition de Santiago. Il avait manifesté le désir de hisser le drapeau américain sur la bâtisse du gouvernement, et comme le général Shafter en avait décidé autrement, Scovel en éprouva un vif mécontentement et se livra à une conduite qui souleva l'indignation générale. Scovel est natif de Cleveland, Ohio, et comme tant d'autres il a ses petites faiblesses humaines.

Bulletin météorologique.

Washington, 20 août— Indications pour la Louisiane—Temps menaçant avec ondées sur le golfe; vents d'est à sud-est.

NOTRE EDITION DU 1er Septembre.

Pour rester fidèle à la tradition, l'*Abeille* publiera cette année, le 1er septembre, une Revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1897-98 à la Nouvelle-Orléans.

Cette Revue renfermera tous les renseignements de nature à intéresser sur les progrès du Commerce et de l'Industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques. Elle renfermera également des matières dont l'abondance et la variété plairont même aux plus exigeants.

Ce numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire, sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se repandront dans toutes les directions, autant dans les Etats voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

L'occasion sera donc exceptionnelle — ne s'offrant qu'une fois l'an—pour les annonceurs tenant à s'adresser à un public nombreux.

Nous invitons ceux qui désireraient des exemplaires de ce numéro, quel qu'en soit le nombre, à nous livrer leurs commandes le plus tôt possible.

SUITE DEPECHES.

Communications télégraphiques rétablies avec Manille.

Presse Associée.

Washington, 20 août—Le général Merrit annonce au département de la guerre que le câble sous-marin reliant Manille à Hong-Kong fonctionne de nouveau.

Meurtre à Baton-Rouge.

Dépêche spéciale à l'Abeille.

Baton-Rouge, Louisiane, 20 août — Ed. Kretz, un jeune homme bien connu, a été tué aujourd'hui à Baton-Rouge par Harry Keinpeter, également bien connu.

Kretz se promenait en bicycle dans le voisinage de la ville quand Kleinpeter l'a tué de deux coups d'un fusil de chasse dans la poitrine.

Le meurtrier a été arrêté par le député shériff Young. Il refuse de faire aucune déclaration.

Les crimes dans l'Arkansas.

Presse Associée

Little-Rock, Arkansas, 20 août —La série des crimes inaugurée dans l'Arkansas il y a plusieurs semaines continue sans interruption. On annonce quotidiennement des assassinats, des homicides, des coups de couteau et autres tragédies.

Ce matin, un assassinat du genre de l'assassinat de John T. Orr, qui a eu pour conséquence le lynchage de quatre nègres et le suicide de Mme Orr, a été commis à Paragould.

Henry L. Bramlet, un des plus éminents citoyens de cet endroit, a été tué par un inconnu. Le crime a été commis vers deux heures du matin. Bramlett dormait seul dans son lit quand l'assassin s'est placé à la fenêtre et l'a tué d'un coup de fusil.

L'auteur de ce crime n'a laissé aucune trace.

L'excitation est grande dans la région, et si l'assassin était découvert un autre lynchage serait inévitable.

On annonce du comté de Carroll une terrible lutte à coups de couteau entre deux fermiers. R. C. Massey, accusant son voisin, un nommé Philipps, de remarques désobligeantes à son égard, s'est rendu au magasin dudit Philipps pour demander satisfaction. Les deux hommes ont mis le couteau à la main et se sont battus. Philipps est tombé mortellement blessé.

Le corps décomposé d'un homme élégamment vêtu a été trouvé hier près de Blackville, comté de Conway. La tête était séparée du tronc, et une hache sanglante se trouvant à coté indiquait comment le crime avait été commis.

Le cadavre n'a pas été identifié et l'assassin n'a laissé aucune trace.

Hier matin, Alvin Smith, un jeune fermier, a été trouvé près de Mount Pleasant souffrant d'une blessure à la tête. Il est mort sans avoir repris connaissance.

On croit que cette mort est le résultat d'un crime et l'excitation augmente.

A Harrisburg, la nuit dernière, deux nègres se sont battus à propos d'une femme. L'un est mort et l'autre est en prison.

DERNIERE HEURE.

Désappointement au camp de Thoroughfare Gap.

Presse Associée

Washington, 20 août— Une dépêche spéciale de Thoroughfare Gap, Virginie, au «Star» dit que des ordres reçus hier soir ont complètement modifié les plans du général Davis pour le transfert de ses troupes. Un séjour indéfini à Thoroughfare Gap a été ordonné à cause du manque d'eau à Middletown, Pennsylvanie. Une autre raison est que le terrain nécessaire pour l'installation du deuxième corps d'armée à cet endroit ne peut pas être obtenu à un prix raisonnable.

Des officiers du génie inspectent actuellement des terrains dans le voisinage de Thoroughfare Gap, dans le but de choisir un site pour l'établissement d'un nouveau camp.

Quelques points actuellement occupés sont bas et humides. Les ordures sont déjà accumulées en quantités dangereuses, et un changement est urgent.

On pense que chaque régiment sera installé à un nouvel endroit mardi prochain.

Les hommes sont très désappointés par le changement de plan.

Un autre train-hôpital est parti hier de Thoroughfare Gap pour Bristol, Virginie, avec trente-deux malades souffrant, pour la plupart, de la typhoïde ou de la malaria. Aucun des cas n'est grave.

Les hommes éprouvent de grands ennuis, parceque leurs bagages et leurs effets personnels ont déjà été envoyés à Middletown.

MONSEIGNEUR IRELAND.

Le séjour du Prélat à Washington

Presse Associée.

Washington, 20 août—L'archevêque Ireland, qui était à Washington depuis plusieurs jours, est parti ce soir.

Pendant son séjour dans la capitale le prélat a eu plusieurs entretiens avec le président McKinley, avec lequel il a les relations les plus cordiales.

Monseigneur Ireland a refusé de discuter l'objet de ses conférences avec M. McKinley, mais on pense qu'il s'est occupé des intérêts de l'Eglise Catholique dans nos nouvelles possessions.

L'archevêque déclare sans fondement le rapport annonçant que des questions religieuses pourraient créer des dissensions.

A la Presse Associée il a fait ce soir la déclaration suivante:

La question de l'Eglise dans nos nouvelles possessions ne présente aucune difficulté. Deux principes sont établis par la constitution et les lois de l'Amérique.

Il n'y aura aucune union de l'Eglise et de l'Etat comme il en existe par coutume ou concordat dans certains pays catholiques d'Europe.

Il y aura une protection complète des propriétés et des personnes. Ces principes satisferont le catholicisme dans les Etats-Unis, et ils satisferont les catholiques dans nos nouvelles possessions.

L'Eglise, comme on dit, n'a pas besoin d'être prise en considération par des commissions militaires ou de paix; elle est entièrement réglementée dès que le drapeau de ce pays est arboré sur un territoire.

Les populations de nos nouvelles possessions comprennent très bien cette situation, j'en suis certain, et elles l'accepteront loyalement.

Il ne leur sera peut-être pas facile au début de s'adapter au nouvel état de choses, mais les difficultés ne seront que temporaires. Les fidèles comprendront promptement qu'il est de leur devoir de soutenir la religion par des contributions personnelles et volontaires.

En outre, les propriétés de l'Eglise dans un grand nombre de paroisses donnent des revenus amplement suffisants pour suffire à toutes les dépenses.

Partout dans nos nouvelles possessions l'Eglise est parfaitement organisée: elle ne semble pas être dans la période des missions ou expérimentale, mais elle a la forme et toute la force d'une organisation complète, et elle est bien préparée à prendre soin de ses intérêts sans le secours de l'état et sans l'aide charitable. Elle ne demande aucune faveur, aucun privilège—rien que la liberté et la protection naturelle et civile des droits de ses membres.

Certaines personnes qui parlent de ces territoires comme de champs d'action pour les efforts des missionnaires des Etats-Unis ne savent pas ce dont elles parlent. Elles pourraient tout aussi bien organiser des missions pour la conversion des catholiques de Washington que pour les catholiques de Santiago, de La Havane ou de San Juan, et elles auraient autant de chances de réussir à Washington que dans ces villes de Cuba et de Porto-Rico.

La séparation des pays de l'Amérique du sud et du Portugal de l'Espagne n'a amené aucun changement dans la religion, et la séparation de Cuba et de Porto-Rico n'en amènera pas.

De fait l'Eglise catholique y fleurira mieux que dans les autres pays précédemment séparés de l'Espagne, parceque dans ces îles elle aura la liberté, la stabilité et l'ordre que notre drapeau garantit.

Cuba et Porto-Rico forment une province écclésiastique avec l'archevêque de Santiago pour métropolitain et des évêques suffragants à La Havane et à San Juan.

Cette province prendra sa place dans la hierarchie américaine, comme la province de Baltimore ou de St. Paul, et formera la quinzième des Etats-Unis.

Elle donnera à notre population catholique un appoint de deux millions et demi de fidèles, sans parler de la population des îles du Pacifique, et ainsi elle augmentera considérablement la puissance de l'Eglise catholique.

Comme catholique, je suis très heureux de la façon dont les choses ont été arrangées, et comme Américain je suis, bien entendu, hautement satisfait.

Mais si j'avais à parler longuement de mes sentiments comme Américain l'entretien serait trop long, et je m'arrête au point religieux de la situation.

Le testament de Bismarck.

Presse Associée

Berlin, Allémagne, 20 août — Un journal de Dantzig publie les grandes lignes du testament de Bismarck.

Ce journal affirme que la succession s'élève à 20,000,000 de marks, quoiqu'on n'ait déclaré que 3,000,000 de marks.

Le comte William Bismarck hérite des propriétés de Poméramie, à l'exception de Rheinefeld, qui va au prince Herbert.

Celui-ci reçoit aussi les objets de valeurs déposés à la banque des Bleichroders, qui sont estimés à un million.

Il versera au comte William 300.000 marks.

La comtesse Von Rantzau hérite d'une somme de 900.000 marks, et à chacune des trois filles du comte William est allouée une somme de 100.000 marks.

Marchés divers.

Paris, 20 août — La rente trois pour cent est cotée à 103 francs 55 centimes.

Londres, 20 août— Consolidés au comptant, 110 9[16; à terme 110 5[8.

Liverpool, 20 août — Coton spot demande faible; prix plus bas.

American middling fair 3 3[4d; good middling 3 11[16d; American middling 3 3[8d; low middling 3 3[16d: good ordinary 3 13[32d; ordinary 2 22[32d.

Ventes 4,000 balles, dont 400 pour la spéculation et l'exportation y compris 3,600 balles coton américain.

Recettes 6000 balles dont 5600 coton américain.

Futurs—calmes à l'ouverture avec demande modérée; stables à la cloture.

American middling l. m. c., août 3 14; août et septembre 3 12; septembre et octobre 3 10; octobre et novembre 3 09; novembre et décembre 3 08; décembre et janvier 3 08; janvier et février 3 09; février et mars 3 09; mars et avril 3 10; avril et mai 3 11; mai et juin 3 11.

La Revue Navale.

Les populations de l'Etat de New York; on pourrait dire celles de toute l'Union, qui avaient, en effet, les représentants à la fête d'hier, viennent de faire une ovation magnifique et bien méritée à leur marine qui leur a rendu de si précieux services, pendant la guerre. Chose remarquable, ce sont deux hauts faits de cette marine, deux victoires écrasantes et sans précédents dans l'histoire, qui ont ouvert et fermé les hostilités. — La première, au fond du Pacifique, près de Manille; la seconde, sur une des plages de l'île de Cuba, devant Santiago.

Certes, la défaite, ou plutôt la destruction de la flotte de Manille, était foudroyante. Elle dénotait déjà, chez les vaincus, une infériorité désolante, presque désespérante. Mais, enfin, tout n'était pas perdu. L'Espagne pouvait se relever ailleurs, de ce désastre et arriver à se mesurer avec son adversaire, à armes à peu près égales. C'était l'espoir dont se berçaient ses amis et ses partisans.

Le désastre de la flotte de Cervera est venu bientôt dissiper cette illusion. Du moment que dans une guerre, avant tout maritime, un des deux belligérants n'a plus de flotte, il n'a plus qu'à s'avouer vaincu et à se rendre. L'un des deux combattants étant désarmé, le combat cesse forcément.

C'est ce qui est arrivé en effet; la fête d'hier n'avait pas d'autre but que de célébrer les deux victoires décisives de Dewey et de Sampson qui ont ouvert et clos la guerre hispano américaine.

Reste maintenant à se rendre compte des causes réelles de tant de triomphes d'un côté, de tant d'humiliations de l'autre. La discussion est déjà commencée sur ce grave sujet, et il en peut résulter pour tous les peuples, quels qu'ils soient, de graves enseignements dont ils feront bien de profiter!

GEN. LEONARD WOOD, U. S. A.

Cet officier a été le premier gouverneur militaire de Santiago. C'est lui qui, avec Théodore Roosevelt, organisa le célèbre régiment des *Rough Riders*.

Le général Wood, tout récemment encore, n'était que colonel: c'est sa réelle valeur sur le champ de bataille qui lui a voulu son avancement. Il est personnellement l'ami du Président McKinley, et a été son médecin jusqu'à la déclaration de la dernière guerre.

Ce que Bismarck a coûté à l'Europe.

Sous ce titre, M. Edmond Théry consacre à Bismarck, dans l'*Economiste français*, une étude d'un genre nouveau, mais bien suggestif où le malfaiteur prussien apparait sous un aspect qui n'avait pas encore, croyons-nous, été envisagé:

D'après M. Théry, les neuf Etats de l'Europe soumis à la politique bismarckienne ont augmenté leurs dépenses annuelles de plus de 2 milliards de francs entre 1865 et 1897. Pour les grands Etats, l'augmentation a été de: 153 0[0 pour l'Allemagne (Prusse et Etats confédérés), de 77 0[0 pour l'Autriche-Hongrie, de 98 0[0 pour l'Angleterre, de 64 0[0 pour la France et de 52 0[0 pour la Russie. Pour les Etats neutres, l'augmentation de la Suisse se traduit par 400 0[0, celle de la Hollande par 63 0[0 et celle de la Belgique par 40 0[0.

En ne considérant que les dépenses visibles de la défense nationale inscrite chaque année dans les budgets régulièrement promulgués, la politique bismarckienne, depuis 1865, a coûté à l'Europe environ 45 millards de francs.

Mais il est un autre ordre de dépenses qu'on peut évaluer approximativement: ce sont les pertes que les augmentations des armées permanentes imposent à l'économie générale des grandes nations. Chaque citoyen représente un capital intellectuel et matériel dont le travail entre dans les produits généraux de la nation. Or, chaque homme enlevé au commerce, à l'industrie, à l'agriculture, constitue pour la productivité nationale une perte moyenne sur l'importance de laquelle les économistes ne sont pas absolument d'accord, car elle varie suivant les conditions économiques des divers pays, mais qui ne doit pas être intérieure, pour l'ensemble de l'Europe, à 6 francs par journée de travail perdue, sont une perte annuelle moyenne de 1,800 francs par soldat incorporé sous les drapeaux. L'augmentation des effectifs de paix des armées de terre, entre 1865 et 1897, représente pour les neuf nations considérées (plus de 809,000 hommes), une perte annuelle de capital, pour travail inutilisé, d'environ 1,500 millions de francs.

UNE TABLE HISTORIQUE.

C'est au château de Friedrichsruhe, vers lequel se tourne actuellement l'attention universelle, qui se trouve la table de jeu historique sur laquelle ont été signés les préliminaires de la paix entre la France et l'Allemagne.

Cette table occupe une place d'honneur dans le grand salon du rez-de-chaussée, à droite du boudoir de la princesse, au-dessous d'un tableau qui représente le combat de Mars-la-Tour, où se distinguèrent les deux fils de l'ex-chancelier, Herbert et Guillaume de Bismarck. Elle est en acajou et porte cette inscription:

Auf dem Tische sind die Friedens-Præliminare zwischen Deutschland und Frankreich am 26, Februar 1871, zu Versailles, 14, rue de Provence, unterzeichnet worden.

L'encrier se trouve en possession de la famille de Moltke.

AMUSEMENTS.

Parc Athlétique.

Au Parc Athlétique, la vogue est maintenant au cinématographe et aux exécutions de Paulo et Dika, ainsi qu'à l'orchestre Borges dont on apprécie de plus en plus les exécutions.

Hier, brillant solo de violoncelle par M. Mona.

Parc de Ville.

Aujourd'hui, au Parc de Ville, grands divertissements pendant l'après-midi, jeu de raquette, entr'autres: et, le soir, très joli concert par l'orchestre que dirige le professeur O'Connell. Nous remarquons sur le progrogramme plusieurs ouvertures et pots-pourris qui feront grand effet.

West End.

Les deux sœurs Mendoza, ainsi que les exécutions de l'orchestre Bellstedt attirent toujours la foule au West End, dont la popularité va sans cesse grandissant. La saison s'y terminera plus brillamment encore qu'elle n'a commencé.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

LES FRÈRES —DE— NAPOLEON.

Il entrait dans la faiblesse de Napoléon pour ses frères beaucoup d'orgueil.

A ses frères dit M. Masson, il accorde sans expérience préalable une part des qualités qu'il possède. Raisonnant d'après lui, se jugeant tel qu'il est, il les assimile en son esprit à lui-même, parce qu'ils sont de sa race. Son égoïsme transposé d'individuel est devenu familial; c'est la bonne foi, c'est avec une conviction entière qu'il attribue aux siens la faculté de remplir tout emploi, d'accomplir toute mission où lui-même croirait réussir, il les tient pour les meilleurs ouvriers, les seuls, mêmes qu'il puisse rencontrer pour l'œuvre commune, œuvre qui n'est point seulement son élévation à lui-même, mais celle de la famille entière à sa suite.... Il ne sent ni la jalousie latente, ni l'envie sourde, ni l'hostilité proche.... Ils sont parce qu'il est et, si, devant leurs fautes, il arrive à concevoir des doutes, ce n'est ni sur leur aptitude, ni sur leur intelligence, ni sur leur dévouement, c'est seulement sur leur bonne volonté et leur activité physique.

Il n'y a qu'une limite à cette indulgence extrême: c'est son pouvoir, c'est l'Etat, c'est la France. Cela est à lui, à lui seul. Il en est effroyablement jaloux, jaloux—il le dit, il le répète — comme d'une maîtresse. Que nul, même l'aîné, même Joseph, ne se permette de lever les yeux jusque-là, Napoléon le ramène, et rudement, à la mesure. "Vous oubliez, disait-il, en 1804, à Rœderer, confident et complice des ambitions de Joseph, vous oubliez que mes frères ne sont rien que par moi, qu'ils ne sont grands que parce que je les ai faits grands; le peuple français ne les connait que par les choses que je lui en ai dites. Il y a des milliers de personnes en France qui ont rendu plus de services qu'eux à l'Etat; vous-même êtes de ce nombre. Je ne peux pas souffrir qu'on les mette à côté de moi sur la même ligne.... Joseph n'est pas destiné à régner.... Je suis né dans la misère, il est né comme moi dans la dernière médiocrité; je me suis élevé par mes actions, il est resté au point où sa naissance l'a placé...."

Quand il parlait de "règne", il l'entendait du règne par excellence: l'empire français. Des royaumes de seconde classe, il leur en distribua autant qu'ils en voulurent et l'on ne vit jamais largesse faite à ce degré de terres et d'âmes européennes. Qu'est-ce, en comparaison, que les distributions de seigneuries et de châteaux que les papes faisaient à leurs frères et neveux; que les distributions de Polonais faites par Catherine à ses amants; que les morceaux d'Italie découpés par Elisabeth Farnèse pour ses enfants? Et, en attendant les grands-duchés et les royaumes, c'est l'argent donné de la main à la main, la part prélevée sur les produits de la guerre, sur les revenus de l'Etat, l'écume de la victoire. Il faut lire dans le livre de M. Masson l'inventaire de ces richesses accumulées en moins de cinq ans par les Bonaparte. Dès 1802, la fortune de Joseph est faite. Lucien est plus riche encore: il rapporte de son ambassade, vaine et sotte, mais cupide, en Espagne, les profits d'un vice-roi du Mexique ou du Pérou.

Murat, sans un sou en 1792, a tellement récolté de *régales* en Italie, sans parler de ses places et de ses indemnités en France, qu'il loge et vit à Paris en grand seigneur. Au moins vit-il en grand seigneur gai, exubérant, empanaché, glorieux.

Ce n'est pas le cas des frères et c'est ici que M. Masson dévoile merveilleusement leurs personnages: le faux républicain en Lucien, le faux libéral en Joseph, le faux méconnu et le faux disgracié; chez l'un et chez l'autre, le jaloux, l'hostile, l'impatient, chez l'un et chez l'autre, la cour d'opposants et de gens de lettres; les cabales, les complots même peut-être; tous les défauts, toutes les grimaces, tout le manège des branches cadettes, tels que Saint-Simon nous les montre à Sceaux, tels qu'on les avait vus au Luxembourg, tels qu'on les vit, et en tout temps, au Palais Royal.

A cette étude très aiguë, très coupante, parfois jusqu'au sang, Lucien est celui qui perd le moins. Mais il faut en finir avec la légende de pureté républicaine qui s'est formée autour de lui. M. Masson n'en laisse rien. Lucien a fait une grosse fortune et il en a joui; Lucien, principal auteur du 19 brumaire, a été le plus ardent promoteur de l'Empire. Nul parmi les Bonaparte n'a été plus intimement césarien. Mais nul n'a été plus homme; il a subordonné tout calcul et toute ambition non à des principes politiques, mais à des principes d'honneur intime et à des affections de cœur. Sa brouille avec son frère eut pour cause décisive son mariage, et la conduite que tint alors Lucien, l'honore. Il fit une belle sortie, au second acte, au final triomphal, ce que lui dessina, par la suite, un pompeux personnage de philosophe et procura un cadre austère à sa disgrâce dorée.

Joseph demeura, ce qui l'amena à tomber en 1814, à glisser plutôt, en posture assez vulgaire, dont il ne se releva point. Il resta ci-devant roi, ci-devant prince, ci-devant millionnaire, mais sans la grandeur de la chute, sans le prestige même de la ruine. C'est lui qui perd le plus au livre de M. Masson. Ses apologistes, Rœderer, Miot surtout, avaient fait de lui une sorte de Louis-Philippe de l'Empire, attendant ses journées de Juillet, et l'occasion d'offrir à l'Europe et à la France réconciliée, le Napoléon de la paix dans la meilleure des républiques. Il affecte la froideur, le calme, la modestie —affectation facile à sa médiocrité d'esprit—il affecte le désintéressement qui lui est plus facile encore avec son immense fortune; il recherche l'obscurité, qui lui est douce en son parc de Mortefontaine où la table est somptueuse et le salon brillant, où l'on rencontre Bernadotte, Daunou, les ci-devant républicains, absorbés par le Sénat, réfugiés à l'Institut, les idéologues relégués à Auteuil, parfois Mme de Staël, Rœderer, et au milieu de ce cercle, il tolère bénévolement la critique, il laisse soupçonner en lui le libéral en souffrance.

Avec les diplomates étrangers, il se pose en ami, en protecteur de la paix. Il leur présente une France modeste, à son image. Il leur confie ses inquiétudes sur les ambitions démesurées de son frère. Il leur insinue qu'il en est la première victime. "Ami de la paix, connaissant à fond le besoin qu'en a la France, mais courbé tout le premier sous le sceptre de fer", écrit un diplomate en 1805, il permet de deviner que le cas échéant, l'Europe trouverait en lui l'homme qu'elle cherche en vain. Il le fait avec discrétion même, qu'il n'attend pas la réponse de ses interlocuteurs, qu'il juge superflu de s'enquérir si l'Europe récompenserait sa modestie au prix où il l'estime, c'est-à dire par la reconnaissance des "limites naturelles" à la France. Les diplomates qui ont percé son jeu n'ont garde de contrarier ses illusions; il sera toujours temps de les dissiper, comme ils feront, en 1814, quand ils en seront les maîtres. Flattant à l'intérieur les libéraux, au dehors les diplomates, Joseph mène si bien sa partie avec les Prussiens, les Autrichiens, les Anglais même, qu'en

rien de téméraire, étant donnée la rare beauté de la jeune fille et le charme de toute sa personne.

Mais quand, après deux visites, M. de Valmont ne reparut plus, l'ancien banquier éprouva une amère déception.

S'était-il trompé? Le comte n'avait-il eu pour sa fille que ces attentions que la politesse commande à un jeune homme du monde parfaitement élevé.

Et quand il vit que sa chère Lydie perdait sa gaieté, qu'elle était peu à peu envahie par une sombre tristesse, il comprit que la jeune fille, pendant les jours de traversée, ne s'était pas trouvée en vain sous l'influence du séduisant comte de Valmont. Toutefois il se rassura, se disant que la peine de sa fille n'était que passagère et qu'elle s'en irait en même temps que le souvenir du jeune homme.

Le contraire était arrivé: Lydie pensait tou jours à Jacques et ce n'était pas une peine fugitive, mais une profonde douleur que la jeune fille avait au cœur.

Dès lors, M. Gresham commença à avoir des craintes sérieuses au sujet de la santé de sa fille. Mois que faire? Avait-il le droit d'aller demander au comte de Valmont l'explication de son étrange conduite? Le jeune homme s'était éloigné brusquement du père et de la fille, c'était tout; il n'y avait pas autre chose à lui reprocher.

[*A continuer*]